

Durant sa longue carrière de professeur, David Bélanger a vécu toutes sortes d'événements dont il nous raconte ici une partie, à commencer par la naissance de son intérêt pour la psychologie en passant par les débuts de l'Institut de psychologie à l'Université de Montréal jusqu'à sa participation à la vie d'associations internationales.

**Pierre MICHAUD**

Université du Québec à Montréal

---

**D.B.** J'ai découvert la psychologie au Séminaire de Rimouski. Un de mes professeurs de philosophie qui s'était intéressé à la psychologie avait fait des études à Laval et suivi des cours à l'École de pédagogie et d'orientation à Québec. Il y avait également un finissant de Rimouski qui s'était inscrit à l'Institut de psychologie que venait de fonder le Père Mailloux.

**P.M.** Incidemment, c'est lui qui a été le premier directeur du Centre d'orientation, Louis Moreau.

**D.B.** Oui. En fait, c'est par lui que j'ai découvert l'Institut de psychologie. Entre temps, j'avais trouvé un livre de psychologie expérimentale que j'ai commencé à lire. Cela m'intéressait beaucoup. J'en ai parlé à mon professeur, puis graduellement, l'idée m'est venue de me diriger vers la psychologie.

**P.M.** Ça c'est en 19...?

**D.B.** En 1943, l'Institut de psychologie a débuté en 1942. À la collation des grades, au Séminaire, les finissants se présentaient sur la scène portant un ruban aux couleurs de la profession de leur choix. Comme j'étais le premier à choisir cette profession, j'ai choisi les couleurs blanc et rouge, ce qui a surpris tout l'auditoire. En apprenant mon choix, mon père m'a dit : " J'en ai pas connu des psychologues qui sont devenus riches. " Je lui ai répondu : " Avoue-le papa, tu n'as jamais rencontré de psychologue. " Je me suis donc engagé dans cette voie. En fait, juste à ce moment-là, j'ai été conscrit par l'armée américaine. Je devais me rapporter immédiatement. En route vers les États-Unis, je me suis arrêté à Montréal où Louis Moreau m'a présenté au Père Mailloux. Tout s'est très bien passé, le Père Mailloux m'a assuré : " Tu pourras venir quand tu seras libre. " Après la guerre, après mon licenciement de l'armée, je suis revenu à Montréal où j'ai commencé mes études. L'idée de travailler à la compréhension de l'esprit, de l'être humain, me plaisait encore plus que, par exemple, la médecine. La nouveauté de cette discipline me fascinait; je voulais voir comment ça se développait. J'ai toujours été très curieux, un esprit curieux qui voulait savoir.

**P.M.** Comment ç'a été ce séjour dans l'armée?

**D.B.** Mes deux frères étaient déjà au front en Europe. Mon inscription à un " Séminaire " m'avait protégé jusque-là; c'était considéré comme un endroit de formation à la prêtrise et j'étais inscrit au bureau de recrutement américain comme " Divinity Student ". À la fin de mes études, j'ai considéré que je me devais de clarifier ma situation. J'ai écrit à mon bureau de recrutement aux États-Unis en disant que j'allais terminer mes études et que j'allais

commencer des études en médecine, au lieu de dire en psychologie, dans l'espoir de trouver une exemption. J'ai reçu tout de suite un télégramme me disant de me rapporter.

**P.M.** Parce que tu étais citoyen américain?

**D.B.** J'étais citoyen américain, je suis né au Canada mais j'avais une double citoyenneté, mes parents sont retournés aux États-Unis quand j'avais 10 ans. Je suis demeuré un an au Canada pour terminer mes études primaires, après j'ai rejoint ma famille aux États-Unis où j'ai fait des études, en français et en anglais. J'ai même fait un cours commercial avant de m'inscrire au Séminaire de Rimouski. Enfin, conscrit, j'ai été envoyé au front en Europe et, aussitôt la guerre finie, je suis revenu à l'Institut de psychologie, c'était en 1946. J'avais eu mon licenciement de l'armée américaine et j'ai profité du " G.I. Bill of Rights " qui m'a aidé financièrement. Sans cet appui, j'aurais eu beaucoup de difficulté. Dans ce temps-là, les bourses étaient rares et très petites, c'était la même chose pour la recherche. Au début, on ne trouvait pas d'argent pour faire de la recherche, puis un peu plus tard, il est devenu possible d'obtenir de petits octrois. C'est ainsi que mon intérêt s'est créé, puis a grandi de plus en plus quand j'ai commencé mes études. Je dirais que la personne qui m'a le plus influencé jusqu'à un certain point, c'est Madame Brenda Milner. C'est un professeur que le Père Mailloux venait de recruter; formée en Angleterre, elle était venue au Canada parce que son mari, qui était ingénieur, travaillait à Chalk River. Elle avait étudié avec Bartlett à Cambridge. C'était une personne très curieuse et stimulante.

**P.M.** Elle était dans quel domaine en psychologie?

**D.B.** Elle était en psychologie expérimentale et en psychologie animale. Dans ce temps-là, à l'Institut de psychologie, seul le Père Mailloux avait un bureau. Adrien Pinard était également professeur. Lui aussi a exercé une grosse influence sur moi. Mais Brenda Milner était là, tous les jours, quand on n'était pas en classe on se tenait au laboratoire. Quand on ne faisait pas d'expérimentation, on parlait de psychologie. Comme elle était de langue anglaise, elle s'est intéressée à McGill. Elle y a établi des contacts. À ce moment-là, le directeur du département de psychologie de McGill était Robert McLeod, un homme à l'esprit très ouvert; il avait étudié en Belgique avec Michotte. C'était un des rares psychologues américains qui connaissait également la philosophie. Brenda a établi des contacts à McGill et elle a intéressé quelques étudiants de notre groupe à assister aux séminaires de McLeod, de Donald Hebb et de Robert Malmo. Elle avait obtenu qu'on nous accueille et nous autorise à participer gratuitement aux cours et séminaires de notre choix.

**P.M.** Il n'y avait pas de complications administratives dans ce temps-là?

**D.B.** Non, les gens de McGill étaient heureux de nous accueillir et avaient un esprit très ouvert. À tel point qu'à un moment donné, Brenda a su que le Dr Malmo, qui était professeur au Département de psychologie de McGill, ouvrait un laboratoire de recherche en psychophysiologie au Allan Memorial Institute, et cherchait des étudiants pour y travailler. Brenda m'a demandé si j'étais intéressé à la recherche : j'ai saisi l'occasion, bien sûr! Alors, elle m'a obtenu une entrevue avec Malmo. Après qu'il m'eut accepté dans son laboratoire, il dit " Bon, qu'est-ce que tu penserais de 50 \$ par mois ", j'ai répondu " Dites-moi pas qu'on est payé "; il est parti à rire. J'ai commencé là des recherches en psychophysiologie, on disposait d'un bon équipement et puis on faisait de la recherche sur des sujets assez intéressants. On a, par exemple, étudié des gens qui avaient été soumis à des lobotomies préfrontales, pratique en vogue à cette époque : nos sujets étaient des vétérans de l'Hôpital Ste-Anne de Bellevue. Les sujets venaient au laboratoire et on les examinait au moyen d'une série de tests psychologiques et de mesures physiologiques : tension musculaire, pression artérielle, etc. On les voyait avant et après la lobotomie. Je me souviens d'un épisode assez comique : on

amenait les sujets dans une ambulance accompagnés d'un gardien, employé de l'hôpital. Je me souviens que, un matin, j'ai demandé à l'un des deux individus qui venaient d'arriver de s'asseoir et je commençais à poser les électrodes quand, tout à coup, le type que j'avais pris pour le gardien est intervenu en disant : " Hé! C'est pas lui, c'est moi! " Le vrai gardien, lui, tout hébété, ne disait rien : il se laissait faire. Une telle méprise pouvait se reproduire avant la lobotomie; après, il était plus facile de les différencier car on avait coupé les cheveux des patients et ils portaient des cravates. Ils étaient traités différemment. J'ai l'impression que ça influençait un peu leur comportement à l'hôpital, mais ça n'influençait pas les données psychophysiologiques cependant.

**P.M.** Cela n'a pas donné grand résultat?

**D.B.** C'était intéressant, cela a démontré qu'il y avait des choses à améliorer mais, en fait, ça n'a pas contribué à démontrer le bien-fondé de la lobotomie. D'ailleurs, je me souviens qu'à l'époque, il y avait des cas qui amélioreraient leur comportement à l'hôpital, mais ces gens-là étaient diminués.

**P.M.** Si on revenait au tout début de tes études, vous étiez combien dans la classe, par exemple?

**D.B.** Je ne me souviens plus du nombre exactement, une vingtaine probablement. On était une des classes les plus nombreuses depuis le début de l'Institut.

**P.M.** Est-ce qu'il y avait encore seulement le Père Mailloux qui avait son bureau?

**D.B.** Oui, le Père Mailloux avait un bureau, au fond du corridor, puis le reste c'était des laboratoires et des classes. Au moment où j'ai terminé, Brenda Milner quittait pour s'inscrire à un programme de doctorat à McGill. Elle travaillait au laboratoire de Penfield où elle a fait des recherches très intéressantes : elle s'y est acquise une réputation mondiale. Elle travaille encore d'ailleurs malgré son âge. À l'Institut, j'ai remplacé Brenda. En fait, Malmo voulait me garder à McGill. Le Père Mailloux m'a offert le poste de Brenda et je l'ai accepté car j'étais intéressé à voir la psychologie se développer au Canada français. On m'offrait mieux à McGill, mais le Père Mailloux a trouvé le moyen d'ajouter mille dollars au salaire de l'Université, pour m'aider à accepter. De toute façon, ça m'intéressait plus de venir à l'Université de Montréal où j'avais le champ libre pour explorer et faire pratiquement tout ce que je voulais. Le Père Mailloux avait un esprit très ouvert, même s'il s'intéressait plus à la psychanalyse à partir de ce moment-là. Il tenait au développement de la psychologie expérimentale.

**P.M.** Alors on est un jeune professeur. Comment on se débrouille?

**D.B.** Bien, on règle les problèmes au fur et à mesure. J'ai dû enseigner une foule de matières dans les domaines de la psychologie expérimentale, de la psychologie animale et de l'histoire. Tout m'intéressait, il y avait des étudiants formidables dans le temps; c'était réellement un plaisir de travailler avec eux parce que tous étaient intéressés : il y avait de l'enthousiasme et c'était réellement passionnant. J'ai monté un laboratoire de recherche; au début, les étudiants acceptaient de travailler pour rien, tant qu'on n'a pas eu de subvention. Lorsque sont venues les subventions, c'était formidable. C'était réellement passionnant; on passait notre temps au laboratoire; on travaillait l'été, on ne prenait pas de vacances, même dans le temps où il n'y avait pas de subvention. Il faut dire qu'à cette époque notre situation ne nous permettait pratiquement pas de prendre des vacances, parce qu'on n'avait pas les moyens de partir en voyage. Je me souviens très bien que durant les premières années, il y a eu une grève des policiers à Montréal et on a publié dans les journaux le salaire d'un policier au cours de sa première année : il gagnait plus que nous autres. Alors, au début on était obligés de trouver

des petits travaux à gauche et à droite pour améliorer la situation, pour nous empêcher de nous endetter. Il ne faut pas oublier que c'était dans le temps de Duplessis, les universités n'avaient pas grand poids.

**P.M.** J'ai déjà entendu dire que tu gardais des rats dans ton bureau, parce qu'il n'y avait pas de place dans les laboratoires?

**D.B.** Oui, c'est-à-dire que j'ai eu un tout petit bureau après un certain temps et j'y ai gardé les rats au début. À un moment donné, j'ai travaillé aussi dans les laboratoires du professeur Selye. Je m'intéressais à ce qui se faisait là, surtout aux techniques de chirurgie animale; Selye s'intéressait à la psychologie et il m'avait accepté dans son équipe. Tous les matins, j'allais à ce qu'on appelait " la ronde " à neuf heures. Selye arrivait avec tous ses assistants et il procédait aux dissections des animaux pour constater les résultats des expériences. J'y ai appris des techniques pour mes études sur les rats. Il faut dire que lorsque j'ai commencé comme enseignant, je n'avais pas encore rédigé ma thèse de doctorat.

**P.M.** Tu avais commencé en 1946?

**D.B.** J'ai commencé en 1946, en 1950 j'étais engagé à l'Institut. Quelques années plus tard, j'ai décidé de recueillir mes données de recherche et rédiger ma thèse de doctorat. J'avais déjà publié certains de mes travaux dans des revues, mais cela ne m'avancait pas tellement.

**P.M.** Mais les rats étaient toujours dans ton bureau!

**D.B.** Les rats étaient dans mon bureau, ils y sont restés quelques années. Ce qui est arrivé c'est que, à un moment donné, les philosophes, qui partageaient un côté du corridor avec nous, ont fini par s'apercevoir qu'il y avait des rats de l'autre côté de l'allée. Alors on a trouvé que ça sentait la souris! J'ai donc fini par obtenir un local au sous-sol, juste en dessous du bureau du Chanoine Denniger qui était vice-recteur dans le temps. À un moment donné, quelqu'un a voulu faire des expériences avec un chien. Le chien jappait parfois; monsieur Denniger s'est plaint et il a fallu se débarrasser du chien. J'ai travaillé avec les animaux assez longtemps. Mes premiers assistants furent Raymond Ducharme et Bernard Tétreau. Gilles Auclair a aussi travaillé pour moi pendant un certain temps.

**P.M.** Il a été un des premiers, je pense, à aller en psychologie industrielle?

**D.B.** Oui!

**P.M.** Ou le premier peut-être?

**D.B.** Le premier, il y eut lui puis...

**P.M.** Claude Parant?

**D.B.** Claude Parant est venu après.

**P.M.** Jean-Pierre Hogue?

**D.B.** Jean-Pierre Hogue n'a pas été professeur chez nous. Il a pris son doctorat aux États-Unis.

**P.M.** Après Auclair?

**D.B.** Un peu à la même époque, Jean-Pierre Hogue s'est orienté en psychologie alors qu'il était étudiant au Collège André Grasset. J'étais alors étudiant et je pensionnais chez des gens qui avaient des fils au Collège Grasset; Jean-Pierre y venait souvent et on parlait de psychologie.

**P.M.** Malgré tout, la psychologie n'était pas connue dans ce temps-là.

**D.B.** Non, ce n'était pas connu, mais ça l'est devenu graduellement par personne interposée.

**P.M.** Le bouche à oreille fonctionnait.

**D.B.** C'est comique, parce qu'au début les candidats devaient tous passer par le Centre d'orientation pour être admis.

**P.M.** Est-ce qu'on refusait beaucoup de monde?

**D.B.** On en refusait parce que, de toute façon, on n'était pas capable d'en prendre plus qu'un certain nombre et plus ça allait, plus on en a refusé. Même au début, on refusait certains candidats pour des raisons évidentes. Il y avait beaucoup d'individus qui se dirigeaient vers la psychologie parce qu'ils avaient des problèmes personnels.

**P.M.** On en avait plus ou moins, mais comment s'est formé le corps professoral?

**D.B.** Graduellement, c'est-à-dire qu'au début, quand j'étais étudiant, le Père Mailloux avait été obligé de recruter tous ses professeurs à gauche et à droite : les quelques personnes qui avaient eu un cours en psychologie quelque part ou qui étaient en orientation... et puis des médecins. Le Père Mailloux avait beaucoup de relations avec les médecins; alors il en a recruté comme ça, un après l'autre. Il a été capable de réunir un bon nombre de professeurs pour commencer, mais il y en avait peu qui avaient fait des études complètes en psychologie.

**P.M.** Comme les premiers psychologues en Europe?

**D.B.** Absolument. C'était la même chose pour les médecins, je me souviens très bien d'une anecdote assez intéressante. Un de nos professeurs, le docteur Antonio Barbeau, était un neurologue éminent qui donnait également des cours au Collège de France. Et justement, à une occasion où il est allé en Europe, il avait été opéré pour un rein défectueux et ils se sont trompés de rein...! Il est revenu à Montréal et il nous donnait des cours de neurologie que l'on suivait à l'Hôtel-Dieu dans un amphithéâtre. Ce professeur savait qu'il allait mourir, c'était une question de temps. Je me souviens qu'il y avait une religieuse qui lui apportait un grand verre de limonade. Ce professeur était formidable, toujours très intéressant, serein, de bonne humeur : il s'intéressait beaucoup aux étudiants, ce fut sa dernière année d'enseignement. Il y avait aussi le docteur Marcotte.

**P.M.** Alexandre Marcotte.

**D.B.** Alexandre Marcotte, c'était un psychiatre : il nous enseignait l'hygiène mentale. Tu as connu tous ces professeurs-là?

**P.M.** Pas Antonio Barbeau, évidemment.

**D.B.** Après ça, ç'a été Dumas, les deux frères Dumas qui ont continué l'enseignement en neurologie, il y avait des orienteurs aussi.

**P.M.** Wilfrid Éthier, prêtre de Saint Sulpice (P.S.S.)?

**D.B.** Éthier. Dans ce temps-là, à Montréal, l'orientation, c'était la psychologie. Puis le Père Mailloux puisait dans sa communauté. Je ne me souviens plus quand Pinard a commencé comme directeur. J'ai commencé en 1963.

**P.M.** Tout de suite après Pinard?

**D.B.** Tout de suite après Pinard, en 1963.

**P.M.** Et le Père Mailloux est redevenu directeur en 1969?

**D.B.** Oui, il fallait trouver quelqu'un pour me remplacer, moi j'étais parti en année sabbatique, ma première année sabbatique qui a duré deux à trois mois à peu près. Puis on m'a demandé d'accepter le poste de doyen de la Faculté de philosophie qui devait éventuellement être remplacée par la Faculté des arts et des sciences

**P.M.** Doyen de la Faculté de philosophie.

**D.B.** C'est le Père Mailloux qui m'a remplacé pendant ce temps-là.

**P.M.** Ca, ça rappelle aussi que les diplômes donnés par l'Institut de psychologie quand l'Université était catholique, c'était des diplômes canoniques.

**D.B.** On appelait ça des grades canoniques, mais c'était des diplômes équivalents évidemment. Dans le temps, les étudiants recevaient un baccalauréat en psychologie après un an. Puis, après trois ans, sur production d'un mémoire, on donnait une licence en philosophie-psychologie. Le doctorat éventuel était un D.Ph. en psychologie. Je pense que c'est en 1954 que c'est devenu un Département de psychologie.

**P.M.** Non, j'ai fini en 1959 et c'était encore l'Institut.

**D.B.** En tout cas, quand j'ai commencé comme directeur en 1963, c'était réellement un département.

**P.M.** Quels étaient les implications d'un diplôme canonique?

**D.B.** Aucune, c'était la constitution de l'Université qui impliquait que ce soit des grades canoniques.

**P.M.** Est-ce que c'était la même chose en sciences, par exemple?

**D.B.** Non, il y avait des grades civils également; mais comme nous appartenions à la Faculté de philosophie, nous étions dans la partie canonique.

**P.M.** La partie qui était la plus surveillée.

**D.B.** Ah, peut-être, mais ce n'était pas tellement surveillé. C'était entendu que le chancelier, qui était l'évêque de Montréal, avait droit de regard. Mais quand j'ai assumé la direction du département, c'était déjà des grades civils. Parfois j'avais des appels du chancelier pour aider sur différents points, à titre de directeur du département, parce qu'il y avait des prêtres qui voulaient continuer leurs études et on me demandait mon avis. L'archevêque n'avait pas droit de regard sur nous, même si c'était encore lui dans le temps qui était chancelier. Le cardinal

Léger est resté chancelier longtemps après la charte civile. Ça ne changeait pas grand-chose; d'ailleurs, de toute façon, rendus à ce niveau-là, les gens faisaient pas mal ce qu'ils voulaient. Il faut dire que la Faculté de philosophie était dirigée par les dominicains et les dominicains ont toujours eu l'esprit large. Et le Père Mailloux acceptait tout le monde. Même un étudiant dont le père était ministre protestant avait été surpris d'avoir été accepté.

**P.M.** Dans une université catholique?

**D.B.** Le Père Mailloux a engagé des gens qui n'étaient pas catholiques et même athées. Il n'y avait pas de problème. Le Père Mailloux est toujours resté très ouvert.

**P.M.** Ailleurs, dans un autre texte, il y a André Lussier qui avait reçu des lettres le dispensant de l'index.

**D.B.** Oui! Ça c'est réglé vite, on nous a donné les lettres, il fallait faire cela dans le temps. Moi, ce ne fut pas mon cas, étant donné les matières que j'enseignais, ça n'avait pas d'importance.

**P.M.** Moins d'incidence religieuse.

**D.B.** En fait, comme je t'ai dit, ce statut a changé mais ça n'a rien changé. C'était avant que je devienne directeur du département.

**P.M.** Si tu m'en parlais de cette période-là comme directeur de département.

**D.B.** Je suis rentré à une époque assez intéressante. Quand j'ai commencé, ça allait très bien, c'était en 1963, le premier terme, en 1966 ce fut mon deuxième terme ç'a très bien été aussi, excepté que c'est à cette époque que l'on a vécu le mai 1968. C'était un moment formidable. J'ai eu du plaisir, malgré le fait qu'il y avait des problèmes, mais on les réglait. Que veux-tu? Il y avait des gens qui se scandalisaient de voir cela. Par exemple, certains professeurs étaient surpris de voir les étudiants les tutoyer. Les problèmes se réglaient les uns après les autres. Ce fut une période...

**P.M.** De turbulence.

**D.B.** De turbulence. Les étudiants se sont pris en charge, ce n'était pas une mauvaise affaire. Ça c'est fait relativement sans trop de difficultés.

**P.M.** Les trois premières années s'étaient bien passées, mais est-ce qu'il y a eu des incidents, des développements ou une progression normale?

**D.B.** Une progression normale. Il faut dire que quand je suis arrivé en 1963 les choses se sont développées très rapidement. J'ai été chanceux, j'ai connu la période des années grasses, au point de vue des octrois de recherche et des ressources professionnelles. Étant donné qu'il y avait très peu de développement de la psychologie ailleurs, jusqu'à ce moment-là, surtout en 1963, il fallait voir à tout. Il fallait enseigner dans tous les domaines pratiquement pour répondre aux besoins de la population.

**P.M.** L'Université du Québec n'existait pas.

**D.B.** L'Université du Québec n'existait pas. À Laval, ça prenait du temps à se développer, à Sherbrooke, ç'a été lent à partir également, alors j'ai été dans une période où nous avons connu un grand développement. D'ailleurs, c'est à ce moment-là que le Département de psychologie est devenu le plus gros département de l'Université de Montréal.

**P.M.** Avec l'engagement de beaucoup de professeurs?

**D.B.** C'est ça. J'ai été obligé de recruter à gauche et à droite. J'essayais justement d'éviter également le " in breeding " comme on disait. Aussi, j'ai encouragé nos professeurs éventuels à faire des études post-doctorales. Ce fut le cas de plusieurs : Mireille Mathieu, Luc Granger, Raymond Ducharme. J'y tenais. Ils sont allés à l'extérieur puis ils revenaient avec quelque chose de nouveau et des contacts aussi. Michel Sabourin et Franco Lepore ont également étudié à l'étranger.

**P.M.** Faire des études post-doctorales?

**D.B.** Oui, cela a aidé au développement du département. Et, comme je disais, le département prenait des proportions inquiétantes. Ça nous obligeait à accepter de plus en plus d'étudiants. On a finalement dû contenir ce développement.

**P.M.** Faire du contingentement.

**D.B.** Du contingentement. D'ailleurs, à cause de la demande, qui était de plus en plus forte, c'était devenu presque ridicule. À cette époque, l'Université avait pris en main la sélection. On se basait presque uniquement sur le niveau intellectuel. Bien sûr, il faut des candidats intelligents, mais en psychologie, il faut d'autres qualités également et ce ne sont pas nécessairement les plus brillants qui ont ces qualités.

**P.M.** Est-ce qu'il y a eu des tentatives, des tests ou des moyens qu'on a utilisés pour...

**D.B.** On n'a pas pu intervenir parce que l'admission se faisait par l'université, C'était un moindre mal car quand c'était le département qui contrôlait l'admission nous étions souvent l'objet d'interventions de l'extérieur en faveur de candidats qui avaient été refusés. Il m'est arrivé à plusieurs occasions de recevoir des appels des autorités me demandant d'intervenir en vue de l'admission de candidats qui étaient connus, dans le monde du théâtre, par exemple. Il aurait fallu refuser des gens plus qualifiés pour leur faire une place. Ce n'était pas possible. Une fois c'est un juge qui m'a appelé; j'ai dû lui répondre : " Monsieur le juge, vous connaissez ça l'équité, non? ". Il a parfois été nécessaire d'adopter la même attitude avec la haute administration. Je suis fier de dire que j'ai toujours tenu le coup. Je me sentais libre de dire non, car je ne tenais pas à ces responsabilités administratives. Je me sentais libre de refuser quand je croyais que je devais le faire. Ce fut la même chose quand je suis devenu doyen de la Faculté de philosophie. Je n'avais pas demandé ce poste et donc je me sentais indépendant.

**P.M.** Là, on vient de parler un peu du poste de doyen de la Faculté de philosophie.

**D.B.** Un des premiers laïcs à être doyen, et le dernier; j'avais accepté parce que je savais que c'était une période relativement courte de trois ans.

**P.M.** Pour faire la transition.

**D.B.** Oui, c'était en attendant que la Faculté des Arts et des Sciences soit fondée. Remarque bien, c'était presque une sinécure. Il y avait un conseil de la faculté une fois par mois, il n'y avait pas grand-chose à faire.

**P.M.** Il manquait neuf mois à ton année sabbatique.

**D.B.** Oui, mais, j'en ai eu deux autres par la suite. Au début de ma carrière, on avait la possibilité d'avoir des années sabbatiques, mais on n'avait pas d'argent pour en profiter. Des années sabbatiques quand tu es endetté, qu'est-ce que ça donne?

**P.M.** De s'endetter encore plus.

**D.B.** Alors comme je te l'ai dit cette fois-là j'étais épuisé quand j'ai fini en 1969. J'ai pris une autre année sabbatique quand j'ai eu un accident de voiture en 1975... C'est alors que j'ai démissionné comme directeur du département.

**P.M.** Un accident d'auto assez grave comme ça?

**D.B.** Ah oui, très grave, c'était en 1975 : l'auto avait fait six tonneaux.

**P.M.** Et tu t'en es tiré! Qu'est-ce que ça fait ensuite comme effet quand on revient?

**D.B.** Ça m'a permis de réfléchir sur ma situation. Ça faisait des années que j'acceptais des responsabilités administratives. J'ai décidé que c'était fini.

**P.M.** Tu as décidé de t'occuper de toi?

**D.B.** Justement, il fallait que je m'occupe de moi. Il y en avait d'autres qui étaient capables de prendre ma place. C'était leur tour. J'ai décidé que je n'accepterais plus jamais un poste administratif. J'ai réorienté ma vie.

**P.M.** Ça été un mal pour un bien.

**D.B.** Exactement. Tu te laisses entraîner dans un engrenage dans la vie; tu fais tout ce que tu es supposé faire, si tu es un bon garçon, tu t'aperçois à moment donné que tu as laissé une foule de choses de côté. Malgré tout, ce fut une expérience formidable... ça m'a réconcilié également avec la mort...

**P.M.** Donc ça été le " fun "...

**D.B.** J'ai donc pris une vraie année sabbatique. Quand je suis revenu, j'ai enseigné et, quelques années plus tard, j'ai décidé de prendre ma retraite.

**P.M.** C'était dans le mouvement...

**D.B.** On offrait des retraites anticipées. J'ai terminé mes directions de doctorat, puis j'ai lâché. J'étais bien content, j'avais tellement de choses à faire à l'extérieur de l'université.

**P.M.** Retraite définitive depuis quelle année?

**D.B.** Tu veux dire la retraite définitive?

**P.M.** Il y a eu la retraite ensuite les séminaires.

**D.B.** ... ç'a duré 3 ans, à peu près 3 ans.

**P.M.** On m'a déjà mentionné qu'il y avait des activités professionnelles au niveau international que tu avais exercées. Est-ce que tu pourrais en parler un peu?

**D.B.** J'avais toujours été intéressé à ce qui se passait sur le plan international en psychologie. J'avais déjà assisté à différents congrès, le premier en 1954, puis en 1974 à Montréal. À la suite de ce dernier congrès international de psychologie appliquée, on m'a nommé au bureau de direction de cet organisme. J'ai exercé cette fonction à partir de 1974, peut-être une vingtaine d'années à peu près. En 1977, j'ai été nommé membre du comité exécutif de l'Union internationale de psychologie scientifique. J'y ai rempli le poste de trésorier en remplacement du Père Mailloux qui prenait sa retraite. En fait, ce poste de trésorier de l'Union Internationale a toujours été occupé par un Canadien.

**P.M.** La tradition était établie?

**D.B.** La tradition était établie, le peu d'argent qu'il y avait dans ce temps-là était placé au Canada et on trouvait que ça marchait bien, parce que le Canada est un des pays avec qui il est le plus facile de faire des échanges monétaires. J'ai été trésorier jusqu'à 1993. Après le dernier congrès, c'est Michel Sabourin qui m'a remplacé.

**P.M.** Ça reste au même département de psychologie!

**D.B.** Département de psychologie à l'Université de Montréal. On a eu pas mal d'influence, le Père Mailloux d'abord, évidemment.

**P.M.** En quel sens?

**D.B.** Dans ce sens qu'on a participé à l'évolution de l'Union internationale de psychologie scientifique. Ce fut une expérience très enrichissante.

**P.M.** Agréable?

**D.B.** Agréable, enrichissante, c'est-à-dire que je me suis fait des amis à travers le monde, amis que je garde encore. Cette expérience s'est terminée pour moi par ce que j'appelle un chant du cygne : le Congrès de l'Union internationale de psychologie que j'ai eu l'honneur de présider en 1996.

**P.M.** C'est à cette occasion que nous nous étions rencontrés. Je t'avais fait part de mon intérêt pour l'histoire de la psychologie mais là tu m'avais dit : " J'ai le congrès à préparer, après ça on verra ".

**D.B.** Après ça on verra, c'est justement. Parce qu'après cela, vois-tu, mon idée c'était de prendre ma vraie retraite. Ça ne s'est pas réalisé complètement, mais quand même je me tiens à l'écart autant que possible. Mais sur le plan international, je m'étais déjà engagé même avant. Je ne me souviens plus de l'année, c'était dans les années '50 probablement que je me suis intéressé à la Société interaméricaine de psychologie qui est une société sud-américaine, ou latine en tout cas, mais qui a toujours eu des membres canadiens et américains. En fait, pendant longtemps, la présidence passait alternativement d'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud. J'ai été élu président de cet organisme de 1972 à 1974. Depuis, je suis toujours resté en contact avec la Société américaine et plusieurs de ses membres. Je m'intéresse beaucoup à ce qui se passe en Amérique latine qui rencontre des problèmes un peu semblables aux nôtres au Québec. J'ai trouvé cette expérience très gratifiante. Je me suis fait beaucoup d'amis en Amérique latine.

**P.M.** Ça permet des voyages également?

**D.B.** Eh oui, des voyages réellement intéressants.

**P.M.** Ça permet aussi une meilleure mise en perspective de la formation ici.

**D.B.** Oui, la formation ici. Nous avons été un peu privilégiés, même si on a eu un retard sur les États-Unis et sur l'Europe au début, la psychologie s'est développée quand même très rapidement chez nous. Je me souviens quand j'ai commencé, jeune professeur, à aller aux réunions de la Société canadienne de psychologie. Après quelques années, je crois que je connaissais tous les psychologues au Canada.

**P.M.** Ils étaient une centaine?

**D.B.** Oh! peut-être plus que ça. J'exagère peut-être en disant tous, mais du moins, tous ceux qui étaient en place dans les provinces, parce qu'ils étaient pratiquement tous dans les universités dans ce temps-là. Alors ça allait de la Colombie-Britannique jusqu'à...

**P.M.** Terre-Neuve?

**D.B.** Non, Terre-Neuve ne faisait pas partie du Canada dans ce temps-là. Nous n'avions pas de contact avec Terre-Neuve; disons donc jusqu'à la Nouvelle-Écosse. Ça m'a aidé aussi parce que j'ai vu également comment le développement se faisait. C'était une période excitante. Je pense que j'ai assisté à...

**P.M.** La naissance?

**D.B.** Disons à l'adolescence plutôt de la psychologie canadienne. Peut-être à la naissance de la psychologie québécoise.

**P.M.** Mais à ce moment là, il n'y avait pas de psychologie professionnelle.

**D.B.** Il y en avait très peu au début; ça commençait. Ce qui a donné naissance à la psychologie professionnelle, c'est la deuxième guerre mondiale. C'est-à-dire qu'on a fait appel aux psychologues pour la sélection du personnel, les Canadiens ont beaucoup contribué à cette tâche d'ailleurs. Il y a un test canadien, le Bêta, qui a été utilisé en Angleterre où nos canadiens sont allés faire la sélection ainsi que la réhabilitation des blessés. Beaucoup de Canadiens ont participé à ces activités, c'était le commencement de la psychologie professionnelle. Quand ils sont revenus, leur expertise et leur exemple ont servi d'encouragement à ceux qui voulaient développer la psychologie professionnelle. Je dois dire qu'au début c'était difficile pour eux. Très difficile, je me souviens de la première conférence nationale qui s'est déroulée à Opinicon, en Ontario. Il y avait quelques participants qui s'intéressaient à la psychologie professionnelle et qui se sentaient frustrés énormément dans ce milieu où, vraiment sans être malveillants, la plupart des intéressés s'intéressaient surtout à la recherche. On ne songeait qu'au développement scientifique, à la valorisation de la psychologie en temps que science. Évidemment, c'était nécessaire à l'époque mais certains jeunes psychologues se sentaient à l'écart. Cette situation les incita à organiser d'autres conférences par la suite où l'on a abordé les problèmes de la psychologie professionnelle. J'ai pratiquement assisté à toutes ces conférences et je dois dire que, étant donné que j'étais de l'Université de Montréal, j'étais aussi porté à encourager ce développement de la psychologie professionnelle parce que, ici au Québec, c'était un grand besoin. C'est l'une des raisons pour lesquelles il a fallu mettre les bouchées doubles à l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal.

**P.M.** Qui enseignait la psychologie professionnelle à l'époque? Il y avait l'abbé Wilfrid Éthier (p.s.s.) qui faisait de l'orientation professionnelle?

**D.B.** Quand le Père Mailloux a commencé, l'abbé Éthier avait déjà une pratique d'orientation professionnelle à Montréal et il est devenu professeur à l'Institut. Le Père Mailloux faisait appel à ceux qui étaient disponibles.

**P.M.** À toutes les ressources.

**D.B.** Toutes les ressources, en effet. Je dois dire que la psychologie de l'orientation professionnelle existait au Québec avant même l'enseignement de la psychologie proprement dite.

**P.M.** Avant même la fondation de l'Institut de psychologie.

**D.B.** En effet, à Québec, il y avait alors une école d'orientation professionnelle où on enseignait certains aspects de la psychologie. Le besoin s'était déjà fait sentir. Il y avait quelques personnes qui avaient fait des études aux États-Unis, des prêtres surtout, qui sont revenus pour enseigner au Québec. Il faut dire que Laval a commencé, à l'école de pédagogie et d'orientation, à donner quelque cours de psychologie dans le cadre de l'orientation professionnelle.

**P.M.** La psychologie a été une discipline pratiquée par des religieux au départ?

**D.B.** Au début de la psychologie, oui, comme bien d'autres sciences. C'était réellement dû à la structure de la société de l'époque. Ce n'était pas une question de prise en main, dans le temps les religieux étaient les seuls en place en mesure de donner lieu à ce développement. Du moins, c'est mon interprétation. C'était la réalité de l'époque : aujourd'hui, certains s'imaginent qu'il y a eu une lutte. Ce n'était pas le cas : dans le temps c'était simplement l'évolution de notre société.

**P.M.** Mais on m'a déjà dit aussi que le Père Mailloux, lorsqu'il a créé le Centre d'orientation, lui avait donné ce nom pour ne pas parler de psychologie parce que ça faisait peur.

**D.B.** Je ne saurais te le dire : je ne suis pas au courant. Ce n'est pas impossible que, au début, ce mot de psychologie fasse peur. Je sais que le Père Mailloux a surtout eu des problèmes avec le terme, " psychanalyse ". Au début, ce fut une chose formidable que le Père Mailloux eut été capable dans ce climat, tranquillement, sans s'énerver, sans soulever de polémiques, tout simplement par la force des choses, de réussir à implanter la psychologie : la psychologie professionnelle, la psychanalyse. C'est peut-être vrai qu'il a préféré appeler le centre du boulevard Gouin, Centre d'orientation professionnelle pour ne pas soulever l'opinion, car il faut bien dire qu'il ne s'agissait pas tellement d'orientation dans cette clinique.

**P.M.** Moi je me souviens que Jeannine Guindon qui nous avait dit, à l'occasion d'un de ses cours, qu'elle se souvenait d'une mère qui avait emmené son enfant pour un problème quelconque et qui s'était fait accompagner de sa voisine, parce qu'elle avait peur de ce qui pouvait arriver au Centre d'orientation!

**D.B.** C'est possible. Justement, Jeannine le saurait parce qu'elle était directrice du Centre d'orientation, pas au tout début, mais dans les premiers temps et elle connaît bien l'histoire du Centre d'orientation. En fait, je pense que le premier directeur a été le Père Mailloux et, tout de suite après, Louis Moreau.

**P.M.** Mais à part Wilfrid Éthier, qu'est-ce qu'il y avait comme praticien de la psychologie?

**D.B.** Il faudrait que je regarde dans les annuaires de cette année-là pour me rappeler des noms mais il y en avait plusieurs. Il y avait un monsieur Chatel, qui n'a pas été professeur à l'Institut de psychologie, mais qui pratiquait la psychologie dans un édifice sur l'avenue de la Côte-des-Neiges. Dans ce temps-là, le Père Mailloux a également fait appel à des médecins qui s'intéressaient à certains aspects de la psychologie dont le docteur Alexandre Marcotte. Il a recruté pratiquement tous ceux qui étaient disponibles dans la région.

**P.M.** N'y avait-il pas des Jésuites aussi qui faisaient de la thérapie?

**D.B.** Oui, je me souviens qu'il y en avait un qui pratiquait et qui enseignait à Québec, le Père Samson.

**P.M.** Il travaillait aussi à Montréal?

**D.B.** Oui, il venait à Montréal et y donnait des cours de formation. Il travaillait auprès des infirmières, surtout.

**P.M.** N'était-il pas professeur à l'Université Laval, à l'École de pédagogie et d'orientation?

**D.B.** Non, je ne crois pas. Je pense qu'il travaillait dans un hôpital à Québec. Peut-être est-ce pourquoi la plupart de sa clientèle au commencement était composée d'infirmières. Il y en a eu beaucoup d'autres. Le Père Mailloux a fait venir par exemple un autre dominicain, le Père Deslauriers qui était aux États-Unis. Je ne l'ai pas connu, car il était déjà parti quand je suis arrivé à l'Institut en 1946.

**P.M.** Entre 1942 et 1946, ça n'a pas été long.

**D.B.** Non.

**P.M.** Les fonds de recherche n'existaient pas à ce moment-là. Comment ça s'est développé?

**D.B.** La psychologie a commencé à en recevoir dans les années '50. Cette discipline était enfin reconnue au Conseil national des recherches. Au début, elle était admise un peu par la porte d'à côté. On accordait peu de soutien à la psychologie et, graduellement, grâce à des personnes comme Hebb qui ont utilisé leur influence, ça s'est amélioré. Il faut dire que j'ai été associé à ce développement car j'ai été membre des comités d'octrois de recherche pendant des années. Au Conseil national des recherches, au Conseil médical de recherche, au Département national de la santé et de bien-être, au Département de la défense, etc.

**P.M.** Pour travailler au développement...

**D.B.** J'étais un peu le Québécois désigné. Au commencement, il y avait très peu d'argent pour la recherche. Une bonne partie des fonds disponibles pour la recherche provenait des États-Unis. Dans les débuts, je crois que plus de 50 % des fonds venaient des États-Unis. Et puis graduellement, ça c'est amélioré, cela a pris du temps. Ce n'était pas seulement le cas de la psychologie, c'était la recherche en général. Les Canadiens ne croyaient pas que ça valait la peine de mettre de l'argent dans ces choses-là.

**P.M.** Nous étions colonisés par les Américains.

**D.B.** Pas colonisés; heureusement qu'ils nous aidaient, parce que sans ça, il ne serait pas passé grand-chose. À cette époque, les Canadiens étaient " près de leurs cents ". Par exemple, la Société canadienne de psychologie a eu de la difficulté à subsister durant des années car dès

qu'on songeait à augmenter la cotisation d'un maigre dollar, c'était toute une affaire. L'habitude avait été créée de se fier sur les États-Unis pour la recherche. Ce n'était peut-être pas des sommes énormes mais, en comparaison de ce qu'on obtenait du Canada, c'était beaucoup. Donc ça été difficile au début. La Société canadienne de psychologie a pris des années à sortir de l'ornière. Il faut dire qu'on était pas riches dans le temps comme les Américains. En tout cas, je ne veux pas passer de jugement.

**P.M.** C'est déjà fait!

**D.B.** On a mis du temps à se développer et il y a eu bien des barrières. C'est la même chose pour le début de l'Institut de psychologie. Il a fallu se faire accepter et se faire une place à quelque part. On a eu de la difficulté au début et il faut dire que les médecins en général ne nous ont pas aidés.

**P.M.** Ça été une chance que le Père Mailloux soit dominicain et que la Faculté soit dirigée par des Dominicains.

**D.B.** Au début, oui, parce que sans ça on aurait jamais été capables. Les laïcs n'étaient pas capables dans le temps. Je parle de l'ère de Duplessis, les laïcs n'étaient pas capables et n'osaient pas se prononcer. Comment cela a pris de temps à l'Université de Montréal avant qu'on soit capables d'avoir une association de professeurs.

**P.M.** Un syndicat?

**D.B.** Non, une simple association. Les mieux nantis étaient contre, parce qu'ils avaient peur de perdre leurs privilèges. C'est la Faculté de Médecine qui était le gros problème à l'Université de Montréal. Parce qu'eux bénéficiaient de salaires qui, dans le temps, n'étaient peut-être pas énormes, mais fabuleux comparativement aux nôtres. Ils craignaient de tout perdre car ils savaient que Duplessis était opposé. Ça été très long avant qu'on soit capables d'avoir notre place et les conditions étaient très difficiles. À un moment donné, un petit groupe de quatre à cinq professeurs de l'Institut de psychologie avaient songé à la possibilité d'émigrer à Porto Rico où quelqu'un que nous connaissions fondait un département de psychologie.

**P.M.** Comme professeur à Porto Rico, tellement c'était pénible à Montréal?

**D.B.** Quand le recteur de l'époque, Monseigneur Lussier, qui avait été professeur à l'Institut de psychologie, fut informé de nos intentions, il nous a proposé une légère augmentation de salaire. Puis, enfin, l'Association des professeurs de l'Université de Montréal a vu le jour. On a bien négocié cela, on a obtenu un fonds de pension intéressant parce que l'Université y contribuait bien plus que les professeurs. Par la suite, ils ont essayé de changer cela! Il était trop tard!

**P.M.** On m'a dit aussi que la Faculté de Médecine voulait mettre la main sur l'Institut de psychologie pour l'ajouter à la physiothérapie, l'ergothérapie...

**D.B.** Ce n'est pas impossible, je ne suis pas au courant vraiment. Ça devrait être au tout début ça, probablement avant moi. Dans mon temps, le doyen de la Faculté de Médecine était le docteur Bonin. Il était professeur chez nous et on s'arrangeait assez bien avec lui. Quand j'ai été engagé à l'Institut, le Dr Selye m'a invité à travailler dans ses laboratoires, ce qui représentait un grand avantage pour moi. La collaboration avec la Faculté de Médecine a été excellente à partir de cette époque. Les médecins qui causaient des problèmes à la psychologie

occasionnellement étaient ceux qui travaillaient au gouvernement. Il y a eu des luttes avec certains psychiatres.

**P.M.** Ça, ce n'était pas au tout début, c'était plus tard?

**D.B.** Oui, c'était plus tard. Ça c'était dans les années '60.

**P.M.** Quand la Corporation professionnelle des psychologues a été fondée, là aussi, le Collège des médecins s'est opposé à la professionnalisation.

**D.B.** Au début peut-être. Je ne suis pas réellement au courant de ces faits. Peut-être que le professeur Pinard qui était directeur du Département de psychologie dans le temps a été plus impliqué. Les problèmes se sont surtout posés à propos des fonds de recherche au niveau provincial. Un groupe de psychiatres, dont Dominique Bédard, Denis Lazure et Camille Laurin, ont trouvé des postes auprès de l'administration gouvernementale et ils avaient la main haute sur les fonds de recherche. Ça ce passait dans les années '60.

**P.M.** Je pense que les lecteurs vont apprécier cet éclairage nouveau sur ta carrière. Merci!

Propos recueillis le 30 septembre 1999